par Frédéric Imbert
maître de conférences en langue et épigraphie arabes à l'université d'Aix-Marseille

Le Coran des pierres

Graffiti sur les routes du pèlerinage

EN HAUT
Mur d'inscriptions coufiques dans le Qâ' Bani Murr (région de Tabouk, Arabie).
© Fariq al-Sahra

EN BAS
Inscription arabe la plus ancienne connue, mentionnant la mort du deuxième calife Omar (24 de l'hégire, soit 644), découverte près de Madâin Saleh.
© L. Nehmé

Au VIIe et au VIIIe siècle ap. J.-C., c'est-à-dire au début de l'hégire, des Arabes appartenant au monde des tribus ont gravé des graffiti en écriture coufique le long des routes du pèlerinage. Ces textes, qui sont une source d'information fondamentale et méconnue sur la société arabe et musulmane des origines, enrichissent notre connaissance de l'histoire du Coran et de l'islam. Immersion dans le Coran des pierres…

Lorsque l'on emprunte, aujourd'hui encore, les routes qui sillonnent les steppes ou les zones montagneuses du Proche-Orient, il n'est pas rare de croiser d'imposantes parois rocheuses sur lesquelles sont gravés des graffiti. Les *Turuq al-Hajj* (routes du pèlerinage) furent en effet les lieux d'une activité d'écriture hors du commun durant les deux premiers siècles de l'hégire (VIIe et VIIIe siècle ap. J.-C.). Des Arabes anonymes, appartenant au monde des tribus, y laissèrent des marques de leur passage sous la forme de graffiti en écriture coufique [p. 24, en haut]. Ce style de l'écriture arabe archaïque se distingue par ses caractères plutôt anguleux et ne ressemble que très peu à l'écriture arabe d'aujourd'hui. Délicat à déchiffrer, le coufique ne note ni les voyelles brèves, ni les points diacritiques qui permettent de différencier les consonnes entre elles. Ainsi, on ne peut distinguer un *b* d'un *t*, un *y* d'un *n* ou un *h* d'un *j*…

Toutes les routes mènent à La Mecque

Les routes aux environs desquelles s'agglutinent les graffiti appartiennent à d'anciens réseaux de communication entre les grandes régions du Proche-Orient, la Palestine, la Syrie, l'Irak et la péninsule Arabique. Certains de ces axes furent utilisés dès l'époque des conquêtes arabes (vers 640) afin de relier les cités du Hedjaz, La Mecque et Médine, aux nouvelles provinces soumises à l'islam. Dès l'avènement de la dynastie des Omeyyades, en 661, Damas



en Syrie devint le siège du pouvoir, ce qui eut pour conséquence de confiner les lieux saints dans un rôle essentiellement religieux. Auréolés d'un prestige sans pareil, ils attirèrent rapidement pèlerins, savants et commerçants venus y accomplir le pèlerinage et visiter les lieux de l'épopée prophétique. De fait, les routes qui menaient au Hedjaz connurent un essor remarquable.

Des graffiti par milliers

Les graffiti arabes ont tendance à se concentrer en bordure des routes du pèlerinage, mais pas exclusivement : on en relève aussi au milieu des steppes ou des déserts pierreux sur des axes secondaires depuis le nord de la Syrie jusqu'au sud de l'Arabie Saoudite. Il n'est pas rare d'en trouver sur des murs de monuments arabes ou antiques (Jérash ou Pétra, en Jordanie ; Palmyre ou Bosra, en Syrie ; Tyr ou Anjar, au Liban, et même sur une pyramide à Guizeh en Égypte). De récentes prospections, menées au Proche-Orient et en Arabie, ont montré que des milliers de graffiti restaient encore à découvrir et à déchiffrer dans des lieux reculés. Une branche des études épigraphiques, la graffitologie, étudie systématiquement le contenu des graffiti arabes, des documents originaux gravés de main d'homme sur la pierre. N'ayant jamais été soumis à une recopie lors de laquelle la langue ou le contenu auraient été retouchés, ces textes ont échappé à la censure linguistique, religieuse ou politique. À l'évidence, ils constituent une source d'information fondamentale et méconnue sur la société arabe et musulmane des origines.

De très récentes recherches menées dans ce domaine ont permis d'établir un corpus à partir duquel des analyses très précises du contenu des graffiti ont été effectuées ; elles incluent l'analyse des graffiti citant le Coran. Il en ressort une « photographie » originale de la toute première société musulmane au travers de documents écrits par ceux-là mêmes qui vécurent les événements qui secouèrent l'Arabie à l'aube du VII[e] siècle.

Des textes surprenants

Le plus ancien graffito, daté de 644 (24 de l'hégire soit 12 ans à peine après la mort du prophète Muhammad) près de Madâin Saleh (à 600 km au nord de La Mecque), ne fait curieusement aucune référence à l'islam : « C'est moi Zuhayr, j'ai écrit à l'époque de la mort de Omar, en l'année 24 » [p. 24, en bas]. Ce personnage, dont on peut être certain qu'il connut les débuts de l'islam, fait référence à l'assassinat du calife Omar (634-644), mais il ne fait absolument pas allusion à la nouvelle foi, ni même à son Prophète ! Curieusement, l'ensemble des graffiti, datés ou datables avant 70 de l'hégire (vers 690), ne mentionnent pas Muhammad. Hormis ce texte singulier, le contenu des graffiti demeure essentiellement religieux. Les formules de demande de pardon ou de miséricorde, qui se multiplient par milliers sur les rochers, ne sont sans doute pas l'expression d'une société musulmane primitive en perpétuelle transcendance religieuse, mais plutôt de ce qu'il est convenu d'appeler une « stratégie d'invocation » : environ 70 % des graffiti débutent par la formule « ô Dieu, pardonne à [untel] ses péchés », ce qui est une manière parmi d'autres de laisser une trace de son nom et de sa généalogie tout en l'enveloppant d'une formulation religieuse qui semble répondre à un effet de mode très ancien.

Aux sources du Coran : un seigneur tribal

L'image de l'islam telle qu'elle se dégage des graffiti n'est pas entièrement conforme à celle proposée par les ouvrages de la tradition arabo-musulmane classique dont on sait qu'elle se mit en place vers le IX[e] siècle. Certaines données issues de l'analyse des graffiti peuvent heurter frontalement celles de la Tradition sur la question de la figure prophétique, mais également sur la nature historique de ce que nous appelons aujourd'hui le Coran. Les hommes du début de l'islam, qui décidèrent librement d'exprimer leur foi sur des rochers, le firent en utilisant majoritairement des invocations qu'ils adressèrent à une divinité unique, de nature tribale nommée *Allâh* ou simplement « seigneur » *(rabb)*. Ils sollicitèrent avant tout son alliance, sa protection et sa défense comme on le ferait avec un allié.

Dans environ 20 % des graffiti, ces mêmes personnages citèrent des extraits du Coran. Les versets gravés isolément sur des rochers sont parmi les plus étonnants car ils posent la question du choix des citations. À Jabal Usays (100 km au sud-est de Damas), un verset isolé cite une parole attribuée dans le Coran à Jésus : « Je suis le serviteur d'Allâh. Il m'a donné le Livre et m'a fait prophète ; il m'a béni » (Coran XIX, 30-31) ; plus loin, une courte référence renvoie à un épisode biblique impliquant Abraham : « Ils tombèrent prosternés en pleurant » (Coran XIX, 58). Sur une terre syrienne de longue tradition chrétienne, récemment passée sous le joug de l'islam, un tel choix pourrait s'expliquer d'une manière assez naturelle. D'une manière générale, les versets sont plutôt cités dans le corps des graffiti, avant ou après des invocations.

Quant à la formule de *basmala*, «Au nom de Dieu le Bienfaiteur, le Miséricordieux», traditionnellement placée avant une citation coranique, elle n'est présente que dans 20% des graffiti. Sur le plan de la périodisation coranique (soit le rapport entre les versets révélés à La Mecque et à Médine), les versets mecquois représentent 68% du total. La période médinoise plus tardive dans le processus de la révélation n'est que relativement peu représentée (32%). Enfin, si l'on totalise l'ensemble des versets cités dans les graffiti des deux premiers siècles de l'hégire et qu'on les replace dans l'ordre chronologique de la révélation, il apparaît que nous n'avons aucune trace du Coran «ancien», c'est-à-dire de la première partie de la révélation mecquoise, ce qui est en soi assez surprenant. En d'autres termes, et dans l'état actuel des recherches, 54 sourates n'ont aucune occurrence sur la pierre.

Le Coran des pierres serait le reflet d'un texte coranique en devenir, souple et non définitivement fixé.

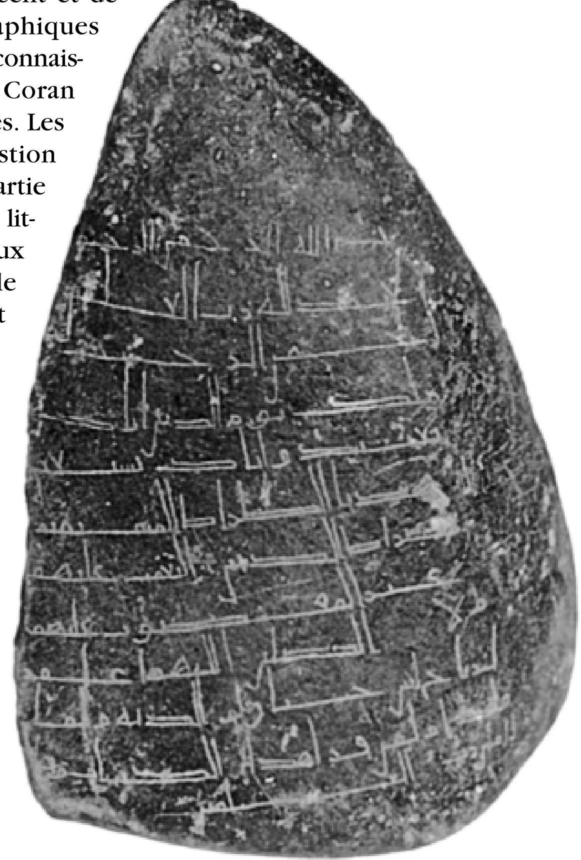
La plus ancienne trace de Coran

La plus ancienne mention du Coran date actuellement de 64 de l'hégire (684) et provient d'un graffito de la région de Kûfa en Irak. Il s'agit d'un texte d'inspiration coranique ayant amalgamé deux versets de provenances différentes (une sorte de «montage» à partir du Coran XXXII, 42 et LXXVI, 26). L'auteur a même noté par un rectangle la fin de ce qu'il considère comme la citation coranique. La variation, par rapport au Coran de l'édition actuelle, est minime mais elle est évidente. À al-Hanakiyya (à 100 km au nord-est de Médine), une simple profession de foi, datant de la fin du VII[e] siècle, amalgame jusqu'à trois versets! «Je crois qu'il n'est de dieu autre que celui en qui les fils d'Israël ont cru, comme un vrai croyant soumis à Dieu; je ne suis pas au nombre des polythéistes!» (Coran X, 90; III, 67; XII, 108). Plus qu'une citation pieuse du Coran, nous assistons ici à un montage réfléchi.

Variations et souplesse du texte coranique

De telles variations et adaptations sont très nombreuses durant les deux premiers siècles de l'hégire. Sur la base des analyses des formules s'apparentant au Coran, il ressort que 65% des citations ne sont pas conformes au Coran actuel: seuls 35% sont des extraits avérés de la vulgate coranique. De fait, le Coran des pierres est loin d'être le reflet de celui que nous connaissons… Ajoutons que les variations recensées ne touchent pas au fond du *credo* de l'islam et qu'elles sont différentes de celles qui furent autorisées plus tard par la tradition et que l'on nomme les «sept lectures» *(qirâ'ât)*. On a trop souvent tendance à considérer la migration des formules coraniques dans un seul sens, à savoir que des milliers de personnages, connaissant mal un Coran déjà bien diffusé, se seraient autorisé des adaptations malvenues. Le Coran des graffiti tendrait plutôt à montrer la possibilité d'un mouvement inverse: des formulations religieuses, diffuses à l'échelle du Proche-Orient, auraient intégré un Coran en cours d'élaboration. Nous restons persuadés que le Coran des pierres est le fruit du Coran des cœurs; celui que l'on connaît intimement et que l'on met tant de temps à graver sur la roche. Pourquoi les lapicides auraient-ils altéré le texte qui représentait le fondement de leur foi? Le Coran des pierres serait le reflet d'un texte coranique en devenir, souple et non définitivement fixé. C'est avec la même souplesse que l'on peut imaginer l'adaptation réfléchie de ces formules dans le chantier d'un Coran en cours d'élaboration.

Les recherches avancent et de nouveaux textes épigraphiques viennent enrichir notre connaissance de l'histoire du Coran et de l'islam des origines. Les graffiti, dont il est question dans cette étude, font partie intégrante du patrimoine littéraire, culturel et religieux des Arabes, sans doute le plus ancien «livre» écrit par eux-mêmes, un livre où ils s'ouvrent à nous de l'intimité de leur foi, de leur croyance et de leur Coran. Comment ignorer ces confessions?



PIERRE AVEC INSCRIPTIONS
Petit bloc de basalte portant la mention la plus ancienne de la sourate 1 du Coran (al-Fâtiha). Nord-est de la Jordanie. © F. Imbert